

# DEUX TÉMOINS DE L'EXODE ET DE L'OCCUPATION

*Irène NÉMIROVSKY et Léon WERTH*

Alain Dessertenne et Françoise Geoffray

*De façon générale, l'exode de 1940 a moins suscité d'intérêt de la part des historiens que d'autres thèmes de la Seconde Guerre mondiale comme l'Occupation et la Résistance. Cependant, cette tragédie apparaissait comme un des signes les plus tangibles de la défaite française. Le thème de l'exode est à peine plus présent dans la littérature. Deux témoignages, qui concernent en partie notre département, ont dû attendre leur publication à titre posthume pendant plusieurs décennies : 1992 pour « 33 jours » de Léon Werth, témoignage à chaud de l'exode, et 2004 pour « Suite française » d'Irène Némirovsky, vision de l'exode puis de l'Occupation dans le village d'Issy-l'Évêque, dont le cadre réapparaît dans une nouvelle, « Chaleur du sang ».*

## IRÈNE NÉMIROVSKY (1903-1942) ET ISSY- L'ÉVÊQUE

La famille Némirovsky, d'origine ukrainienne, chassée de Russie par la révolution, passa d'abord par la Finlande et la Suède avant de s'établir à Paris en 1919. Le père d'Irène est un banquier dont la situation permet d'assurer aux siens une aisance certaine. La jeune fille mène une vie mondaine, publie ses premiers contes ou nouvelles et devient l'épouse du banquier Michel Epstein. La publication en 1929 de son roman *David Golder*, qui met en scène un homme d'affaires juif

peu scrupuleux, rencontre un immense succès ; ce livre lui assure une notoriété au-delà des frontières, quoique controversé par la représentation jugée caricaturale des milieux juifs que fréquente sa famille, elle-même juive. Deux adaptations, l'une théâtrale, l'autre cinématographique par le réalisateur Julien Duvivier, avec pour chacune Harry Baur dans le rôle principal, renforcent la célébrité de l'œuvre, qui intervient dans le contexte politique des années 1930, difficile pour les familles israélites.

### *Sauvage et riche*

*« Ce pays, au centre de la France, est à la fois sauvage et riche. Chacun vit chez soi, sur son domaine, se méfie du voisin, rentre son blé, compte ses sous et ne s'occupe pas du reste. »*



## Deux témoins de l'exode et de l'Occupation



Hôtel des voyageurs

« À l'Hôtel des Voyageurs, les sous-officiers réservèrent la pièce principale pour leur mess. C'était une salle profonde et sombre d'auberge de campagne. »

Lorsque éclate la guerre en 1939, les deux filles de l'auteure, Denise et Élisabeth, sont mises en sécurité dans la famille de leur nourrice à Issy-l'Évêque où leur mère leur rend visite : elle devient ainsi témoin direct de l'exode dramatique de la population française grossie par celles des Pays-Bas, de la Belgique et du Luxembourg. Au printemps suivant, Irène décide de demeurer à Issy-l'Évêque ; elle s'installe d'abord à l'hôtel des Voyageurs, puis loue un appartement dans une maison où vient la rejoindre son mari dès qu'il peut. L'écrivaine n'en poursuit pas moins son œuvre littéraire ; elle entreprend la rédaction d'un ouvrage

qu'elle conçoit comme un triptyque, inspiré par l'observation des événements de l'époque : seules *Bataille en juin*, correspondant à l'exode, et *Dolce*, peinture de l'Occupation dans la bourgade rurale qu'elle a sous les yeux, seront achevées. Elle rédige parallèlement *Chaleur du sang*, une nouvelle dont le cadre est encore le village et la campagne où elle vit alors. Apatride au regard de la loi, Irène est arrêtée par la police française le 13 juillet 1942 ; son mari le sera le 8 octobre suivant ; tous deux seront transférés à Auschwitz d'où ils ne reviendront pas. Leurs deux filles, d'abord cachées par les institutrices d'Issy-l'Évêque,



Champ de blé

« On bat le blé dans nos campagnes. C'est la fin de l'été, le dernier des grands travaux rustiques de la saison. Jour de labeur et jour de fête. »



Place du Monument aux morts

« Le salon donnait sur la place. Il y avait un banc en face du monument aux morts, dans l'ombre. Tout paraissait dormir. »

Place Irène Némirovsky



seront conduites dans le Bordelais par la gouvernante au service de leurs parents.

Les filles d'Irène Némirovsky avaient conservé le manuscrit de la suite romanesque imaginée par leur mère en Saône-et-Loire. Transcrite par Denise Epstein, elle est publiée par les éditions Denoël en 2004, sous le titre *Suite française*. L'ouvrage sera consacré par le prix Renaudot qui lui assure le succès auprès du public, plus de soixante ans après sa rédaction. Caché sous le nom de Bussy-la-Croix, le bourg d'Issy-l'Évêque sert de décor à cette œuvre qui rapproche Lucile dont le mari est prisonnier et qui vit avec sa belle-mère, l'austère Mme Angellier, d'un officier de la Wehrmacht

logé sous leur toit. Parallèlement, les deux femmes sont amenées à aider Benoît Sabarie, un paysan coupable du meurtre d'un autre officier allemand. Toute l'intrigue gravite autour de Lucile, tendue entre les avances de l'officier et sa volonté d'aider Benoît à quitter le village. Rédigé d'un style sobre mais d'une précision méticuleuse – on a évoqué Balzac ou Flaubert à propos de l'écriture d'Irène Némirovsky – ce récit entremêle avec un art consommé les voix intérieures des personnages et celle de la narratrice ; imprégné d'une satire diffuse, il évoque sans concession la mentalité des gens du pays.

Fort de succès de *Suite française* et de l'intérêt qu'il pourrait susciter auprès du public dans le désir de connaître les lieux



Moulin de Broaille





Place de l'église



L'Étang Neuf

« Les bois de mon pays contiennent des pièces d'eau inaccessibles aux regards, enfermées entre les arbres, défendues par des cercles de joncs. »



Sous-bois

« Quand j'entrai sous-bois, l'ombre des branches faisait déjà la nuit sur la terre. J'aime nos bois silencieux. »

qui l'ont inspirée, la municipalité d'Issy-l'Évêque a créé un sentier littéraire « Sur les pas d'Irène Némirovsky », jalonné de panneaux illustrés de larges extraits littéraires, de photographies qui restituent l'atmosphère de l'époque, de documents émouvants, comme la supplique de l'auteure adressée au chef de l'État français et le témoignage de l'institutrice ; il se compose de deux circuits. Le premier, à travers les rues de la petite ville, sera l'occasion d'apprécier le patrimoine architectural : vestiges de l'ancienne enceinte castrale des évêques d'Autun, qui constitue le noyau du bourg actuel, et dont subsiste une tour-porche et une tour ronde ; l'église Saint-Jacques, heureuse synthèse romane entre l'architecture clunisienne et la tradition brionnaise, qui témoigne de la situation du pays entre Autunois et Charolais ; l'ancien hôpital ; l'hôtel de ville monumental de l'architecte chalonnais Eugène Malo, derrière lequel se cachent les deux ailes soudées de l'école publique ; le château de Montrifaut, d'architecture régionaliste anglo-normande, connu pour la glacière de son parc. Le second circuit (8 km) permet de sillonner la campagne composée d'un bocage assez bien préservé peuplé de troupeaux blancs, parsemé d'étangs et ponctué de beaux arbres, à travers lequel serpente la Somme, affluent de la Loire ; il s'échelonne des flancs du mont Tarot (431 m) et son panorama sur le Haut-Morvan, jusqu'aux rives de l'impressionnant marais de Somme, côtoie de grandes fermes d'élevage charolais, le site ombragé de l'Étang-Neuf apprécié des campeurs et des randonneurs, et le moulin de Broaille reconverti en gîte rural : une bonne introduction à la découverte de cette partie sud du Morvan qui confine au Bourbonnais.

### LÉON WERTH ET LE VILLARS

Fils d'un drapier vosgien, Léon Werth (1878-1955) a interrompu ses études en classe d'hypocagne pour se consacrer à l'écriture et à la critique d'art. C'est

ainsi qu'il rédige des articles dans diverses revues, et qu'il publiera par la suite plusieurs monographies d'artistes, dont une consacrée à Pierre Puvis de Chavannes. En 1913, son premier roman *La Maison blanche* est sélectionné pour le prix Goncourt, en compétition avec *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier ; il est soutenu par Octave Mirbeau dont il est le secrétaire<sup>(1)</sup>. Mais c'est après la guerre que Léon Werth connaîtra le succès avec *Clavel soldat* (1919), violent récit antimilitariste dans la lignée du *Feu* d'Henri Barbusse. D'origine juive, mais non pratiquant, pacifiste et anticlérical, Léon Werth restera un écrivain engagé à gauche, de tendance marxiste. Mais il conservera un esprit libéral dont l'œuvre est inclassable, tour à tour romancier, essayiste, critique et diariste.

Léon Werth est universellement connu pour être le dédicataire du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, ce dernier précisant dans la dédicace qu'il est « le meilleur ami que j'ai au monde ». Lorsque paraît l'ouvrage en 1943 à New-York, les deux hommes se connaissent depuis une douzaine d'années, leur rencontre datant de la sortie de *Vol de nuit* (1931), l'un des ouvrages les plus célèbres de l'aviateur. Ils se retrouveront plusieurs fois en province avant la guerre, à Saint-Amour dans le Jura où la famille Werth a sa résidence secondaire, et au Villars près de Tournus où Suzanne, l'épouse de Léon Werth d'origine mâconnaise, a des attaches familiales, les cousins Nicot. Saint-Exupéry rapporte ce souvenir du printemps 1939 dans une lettre adressée à son ami en février 1940 : « ... j'aime boire avec vous un Pernod sur les bords de la Saône, en mordant dans du saucisson et du pain de campagne. Je ne sais pas dire pourquoi cet instant-là me laisse un goût de plénitude si parfaite... »<sup>(2)</sup>. L'évocation des rivages de Saône revient dans le troisième chapitre de *Lettre à un otage* : « C'était par une journée d'avant-guerre, sur les bords de la Saône, du côté de Tournus. Nous avons choisi, pour déjeu-





Le Villars vu depuis la rive gauche de la Saône. Photo Claude Elly.

ner, un restaurant dont le balcon de planche surplombait la rivière. [...] Ce qui nous réjouissait était plus impalpable que la qualité de la lumière. »<sup>(3)</sup> Or ce texte, publié en 1943, avait pour origine le projet de préface d'un manuscrit que Léon Werth avait confié à son ami pour qu'il le fasse éditer aux États-Unis, celui de *33 jours*, récit de l'exode vécu par la famille Werth, longtemps resté inédit en vérité. À propos de ce livre, Saint-Exupéry écrira dans *Pilote de guerre* (1942) : « Un de mes amis, Léon Werth, a entendu sur une route un mot immense, qu'il racontera dans un grand livre. » L'ouvrage *33 jours* est donc le récit des trente-trois journées d'exode vécues par Werth qui juge plus prudent de s'éloigner de Paris pour rejoindre sa résidence de Saint-Amour avec son épouse : récit sans concession, rédigé d'une plume incisive, sur un ton volontiers ironique, parfois féroce, avec le sens aigu de la formule qui touche. L'empreinte de la Saône-et-Loire y est beaucoup plus modeste que dans *Suite française*. La traversée des paysages mornes et inconnus des plaines de la Loire éveille chez l'auteur la nostalgie des lieux familiers, désirés à cet instant, au Villars ou à Saint-Amour : « Ainsi la maison du cousin Nicot, qui domine la Saône. Comme tout s'y compose bien : le fleuve, la vieille grille, le jardin véné-

nable, l'accueil et l'hospitalité, le chardonnay de dix ans, plein comme une noisette [...]. Maison de Saint-Amour, maison du Villars, j'ai pensé à vous comme on pense à un fruit et que l'eau vous vient à la bouche. » Dans *Déposition*, son journal de l'Occupation, Léon Werth évoquera encore Le Villars où il se rend plusieurs fois durant la guerre, en bicyclette depuis Saint-Amour. En 1943, le souvenir de son ami « Saint-Ex » remonte à sa mémoire ; dans son journal, à la date du 22 février, il note : « Quelle est en cette minute mon espoir ? La terrasse de l'auberge de Fleurville. La Saône, au lointain s'élargit, semble sans bornes, sans rivages, se mêle à l'horizon, à un rideau d'arbres pâles. On déjeune d'une friture de poissons et d'un poulet à la crème. Reverrons-nous ensemble, Tonio, l'auberge de Fleurville ? Y reverrons-nous notre civilisation ? »

Après Château-Chinon, qui lui apparaît comme « une forteresse dans les arbres, accrochée au ciel », c'est la descente vers la plaine et Chalon : « ... je ne saurais dire si le paysage est beau. Trop de souvenirs nous y accrochent. Il est plat, souple, d'une matière un peu molle. L'œil s'y enfonce. » Une épicière, dont la diction bourguignonne est « parfaitement roulée, rôtée, sans frottement, baignée

dans l'huile », lui inspire une affinité avec la Saône qui « a cet accent, quand elle ne joue pas, vers Fleurville, au fleuve indochinois. ». Passée la rivière, c'est la zone libre : « Nous n'imaginions pas que l'on puisse être dupes d'un mot. Libres, nous sommes libres. » N'était-ce pas là « le mot immense » qu'annonçait « Saint-Ex » ? Le 9 août 1944, Léon Werth interprétant la tragique fin de son ami, porté disparu depuis le 31 juillet, écrit dans son journal : « Je vois la chute d'un avion désespéré, je vois un avion qui brûle. Je vois son visage. Je pense à

Irène Némirovsky, *Suite française*, Denoël, 2004 (1<sup>re</sup> édition) - Édition Folio-Gallimard, 2006 - Le Livre de Poche, 2011 - Irène Némirovsky, *Chaleur du sang*, Denoël, 2007 (1<sup>re</sup> édition) - Édition Folio-Gallimard, 2008.

*Les citations accompagnant les photos de cet article sont extraites de ces deux œuvres.*

Léon Werth, *33 jours*, Viviane Hamy, 1992 (1<sup>re</sup> édition - Réédition 2015) - Léon Werth, *Déposition*, Grasset, 1947 (1<sup>re</sup> édition - Réédition Viviane Hamy, 1992 et 2000).

tant d'heures d'amitié... Et l'auberge de Fleurville, ces heures de l'auberge de Fleurville, où la vie eut pour nous comme un goût de perfection. »

**Remerciements à Claude Elly pour sa participation à l'illustration de l'article.**

#### NOTES

1. Aucun des deux livres n'aura le prix qui est attribué à Marc Elder pour *Le peuple de la mer*, un roman bien oublié quand *Le Grand Meaulnes* reste une des œuvres littéraires les plus connues dans le monde avec *Le Petit Prince*.
2. Saint-Exupéry Antoine de, *Écrits de guerre 1939-1940*, Gallimard, 1982, p. 96.
3. *Idem*, p. 335. Il s'agissait de l'auberge de la Marine, située au port de Fleurville, en réalité sur la commune de Montbellet. Le bâtiment n'est plus une auberge, mais une plaque y rappelle le souvenir de Saint-Exupéry.



La plaine de Saône vue du Villars.

« La plaine de Saône est blanchâtre, panoramique. Les prés sont à peine verts, comme une nappe liquide, où l'on aurait fait tomber quelques gouttes d'absinthe. » (Extrait de *Déposition*)